

NOTES DE LECTURE

Luz ARCE,
L'enfer – Terreur et survie sous Pinochet,
(Les Petits Matins, 2013, 568 p., 20 €)

Retrouver la lumière, c'est tout ce que l'on souhaite à Luz Arce dont le nom porte en lui comme le jaillissement du printemps. Un nom qu'elle vient de reconquérir par l'écriture du livre qu'on n'attendait pas et que trop de gens redoutaient. Car, s'il est pour nous, lecteurs, un texte bouleversant, inoubliable, de par la profondeur de son enjeu, c'est aussi un texte dont la dimension historique est pour le Chili indéniable.

Lorsqu'il fut publié en 1993, il disparut aussitôt, preuve qu'un tel brûlot n'avait pas droit de cité dans un pays plus préoccupé de la loi d'amnistie, cet *hymne à l'impunité* qui enthousiasma les militaires et la DINA tant elle était soucieuse avant tout de *repentir collectif et de pardon anonyme*. Une loi qui évitait en effet d'aller fouiller dans les égouts de la dictature et acquittait donc les acteurs de tant d'atrocités, bloquant les procès et permettant d'effacer à nouveau et la vie et la mort des *disparus*.

Luz Arce est une militante socialiste qui fit partie de la garde rapprochée d'Allende. Devenue de plus en plus libre, elle s'engage dans la résistance, est arrêtée en 1974 par la police politique, la trop fameuse DINA, et, brisée par la torture, livrera certains de ses camarades avant de devenir

elle même fonctionnaire de l'institution policière, qu'elle trahira finalement en publiant ce récit dont elle souligne la double nécessité : *Aujourd'hui, je sais qu'il est essentiel de trouver les mots et de raconter ce qui est arrivé, pas seulement pour moi mais pour l'ensemble de la société. Hier la répression et la torture attaquaient la société, aujourd'hui c'est l'impunité qui la bafoue. L'impunité qui n'est rien d'autre que la poursuite de l'intimidation par-delà les dictatures, une forme plus sophistiquée de répression* (p. 346).

Pour elle qui connut toutes les formes de l'abjection et du dégoût de soi, il fut le moyen de sa renaissance : *accoucher de soi peut être terriblement douloureux, mais rien n'est plus beau* (p. 519).

Pour ceux qui recherchent désespérément leurs *disparus*, pour les membres de la *Commission Vérité et Réconciliation*, pour les juges et les tribunaux qui se heurtent à des acteurs qui ont essayé d'effacer toutes les traces de leurs actions, il est un des témoignages les plus éclairants, le plus complet et sans doute le plus accablant. Elle a appris que *la torture qui fait ployer les corps et étouffe la parole est un déchirement pour la société tout entière, que seule la récupération de la mémoire permet d'exorciser l'enfer et de préparer les conditions d'une*

175

réconciliation véritable. C'est à cette récupération de la mémoire qu'elle travaille, en écrivant pour les *disparus*, ceux dont elle a entendu les hurlements et les râles, et plus terrible encore, ceux dont elle a entraîné l'arrestation. Ces *disparus* qu'un autre général d'un pays voisin qui osait se proclamer *défenseur des droits de l'homme* préférerait appeler *inconnus, sans identité, ni morts ni vifs, puisque disparus*.

Cette femme, menacée de mort de tous côtés et qui a été maudite jusque par les siens, s'avère fine et forte comme l'acier, ce qui ne nous surprend pas, car dans cette confession qui est une autobiographie, nous apprenons qu'elle a été une athlète de haut niveau, championne du 800 mètres, une des plus dures épreuves de course. Ténacité, acharnement, courage, à tous les moments de sa vie, on retrouve la discipline sportive à laquelle elle doit *aussi* sa survie.

Sa mémoire, comme son énergie, sont sans faille, dût-elle revivre l'enfer qu'elle vient de quitter. Elle ne cède pas sur le compte rendu minutieux du calvaire dont elle tient le registre, aussi minutieux que les comptes rendus qu'elle rédigea comme fonctionnaire de la DINA. Ceux qui y sont nommés ont dû être ahuris d'une telle mémoire, d'un tel courage pour oser dire aussi bien ce qu'elle a subi que ce qu'elle a fait, se transformant en nécessaire bourreau d'elle-même (*l'héontontimoroumenos* baudelairien).

Femme, et comme telle, proie sexuelle jetée en pâture à des mâles bien endoctrinés pour ré-

duire à néant ces *putes marxistes*, cette race de femmes qui souillent le pays et n'ont naturellement rien à voir avec leurs mères à eux, leurs femmes à eux (certes tous les gardiens ne réagiront pas ainsi, il en est même qui *disparaîtront* pour avoir osé être humains). Corps violé, brisé, saccagé, elle dit tout : l'indicible, la peur permanente, la terreur, le pied fracassé par une balle, le viol de la saleté, de la puanteur, de la promiscuité. Et aussi les moments de tendresse, les liaisons qui adoucissent ses détentions. Rendre compte de tout, sans s'épargner, c'est la condition de sa résurrection. Comme l'a écrit son admirable traducteur et préfacier, Bernardo Toro, « j'ai vu l'enfer des hommes là-bas » pourrait être la conclusion de cette saison en enfer chilienne. L'enfer du machisme, l'enfer du patriotisme, l'enfer du paternalisme, « un concert d'enfers ».

Rappelons que pour tous ceux qu'elle fréquente durant ces années, le « leader de ces dames » n'était rien d'autre qu'un *ivrogne* et un *débauché*. Nixon n'avait-il pas traité Salvador Allende de *bastard* ?

Luz sait répondre, à un certain Urich qui osait lui demander : *Ça ne te dérange pas que je t'appelle pute ? - Ça ne fait pas de moi une pute, monsieur !* Et quand l'officier Krasnoff lui rappelle qu'elle est une *traîtresse*, elle lui rétorque qu'ils lui ont *laissé deux possibilités : vivre ou mourir. J'ai choisi de vivre. Et vous qu'auriez-vous fait ?* Vous trouverez la réponse en lisant le livre.

Nous n'épuiserons pas ce texte, mais deux points, entre autres, restent à évoquer. Pour-

quoi et comment a-t-elle commencé à collaborer ?

Tant de douleur, autant du corps que de l'âme, l'avait placée, dit-elle, au-delà de la douleur. Réduite à être une immense nau-sée, sur le point de laisser son corps céder, au bord de la folie, elle finit par *assumer le fait qu'elle allait survivre*. Puisqu'on ne l'avait pas (encore) tuée, elle décida de vivre, et donc de collaborer. Elle avait 26 ans et un enfant de 5 ans.

Après cela a été l'application à bien faire son travail de fonctionnaire de la DINA. Une institution où, avec son parcours, elle ne pourra jamais être en sécurité. Ce qui pourrait paraître paradoxal, sémantiquement parlant. Mais il ne faut pas oublier la phrase qu'elle applique à toutes ces années, *quand survivre est une autre façon de mourir* !

Un autre fil court tout au long de ce texte, qui aboutira à cette autre définition d'elle : *chrétienne par-dessus tout*. Dans les moments les plus terribles, c'est un prêtre qui en l'écoutant lui apporte quelque réconfort, et lorsqu'elle comprend qu'elle ne retrouvera la paix qu'en écrivant sa confession, c'est à un dominicain qu'elle remet les cent premières pages, avant de les brûler. Elle qui au début est incapable de croire en l'existence de Dieu se sent proche du Christ jusqu'à reprendre son cri : *Père,*

pourquoi m'as-tu abandonné ? Les prêtres l'aideront à prier peu à peu sur l'existence de Dieu, par l'entremise du Christ, *venu sur terre, surtout pour ceux qui ont péché*. La conscience du pardon de Dieu l'aidera à oser demander celui des hommes et à comprendre qu'elle ne pourra retrouver la paix que dans le témoignage le plus total. Elle qui avait peur de témoigner devant la *Commission Vérité et Réconciliation*, ce que par ailleurs la Dina lui interdisait formellement, sera réconfortée par l'écoute sensible, bienveillante qu'elle y recevra. C'est une reconnaissance de l'immense travail qu'a effectué l'Église chilienne, et ce dès septembre 1973, et qui aboutira au Vicariat de la Solidarité. Une église que la dictature ne laissera jamais en paix.

Luz avait voulu changer le monde. Elle avait 26 ans, elle aimait son pays, ses camarades, son fils, son frère, ses parents, la vie. Elle a choisi de survivre. De vivre. Qui oserait la juger ? Elle ne fut pas un héros mais l'héroïne de la plus grande tragédie chilienne du xx^e siècle. Elle reste en moi contemplant « les eaux bleues profondes de l'Atlantique qui étaient pleines de larmes ».

MONIQUE BLAQUIÈRE ROUMETTE
Hispanisante,
Université Paris-XIII